

Le diagnostic de la «mort du sujet» a été posé par Michel Foucault dans *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines* (1966).

→ Pour mieux saisir cette idée de «la mort du sujet», il peut être utile de faire un retour dans le temps.

→ Le «sujet» dont il est question dans «la mort du sujet», c'est un «moi pur», autonome et souverain, un sujet «transcendental» par le pouvoir de sa raison ou de son entendement. Ce «sujet» au sens moderne apparaît avec Descartes (quoiqu'on peut toujours trouver des préfigurations avant, par exemple chez Aristote). La première vérité dont on ne pourrait pas douter qu'établit Descartes, c'est le «je», c'est le sujet comme substance pensante bénéficiant de la raison. Descartes fait intervenir en cours de route l'idée de «Dieu» (qui vient remplacer l'hypothèse du mauvais génie), mais il reste que la première vérité sur laquelle se construit tout le reste, c'est la substance pensante, le «je» (le sujet) doté de la Raison. Qui plus est, pour lui «la Raison» est la même pour tous, c'est plutôt nos usages (ou nos mauvaises manières de conduire notre raison) qui diffèrent. Le sujet apparaît donc comme le fondement de toutes vérités possibles, comme le fondement du sens, d'autant que chacun a en commun cette Raison. Après Descartes (1596-1650, philosophe français), Kant (1724-1804, philosophe allemand des «Lumières») développe une position où il tente de cerner la «faculté de juger» et c'est aussi le «sujet» qui se trouve au centre de la possibilité même de connaître.

→ Il y a par la suite eu trois penseurs, que l'on désigne parfois comme «les maîtres du soupçon» : Nietzsche, Marx et Freud.

- Nietzsche (1844-1900, philosophe allemand) : il a annoncé «la mort de Dieu». Il ne prétend pas tuer «Dieu», mais plutôt constater que «Dieu» est mort, que «nous» l'avons tué. Quel est ce «Dieu» ? Un dieu qui peut mourir, ce n'est pas un dieu éternel, c'est un dieu qui a eu une naissance historique. Ce «Dieu», c'est pour Nietzsche une idole conceptuelle ayant comme fonction d'être le garant de la Vérité, du Bien, du Beau, etc. Cette idole conceptuelle a pu prendre le visage «religieux», mais c'est encore cette idole conceptuelle qui est à l'œuvre si on évoque l'Histoire (avec un grand H) comme garante que le déroulement temporel suit un but et peut être la garante de la Vérité et du Sens. En somme, si «Dieu» est mort, une puissance/entité extérieure à l'être humain ne peut plus être le fondement de la Vérité, de la Connaissance et du Sens.

- Marx (1810-1883, philosophe allemand) : il a fait valoir que ce qui peut nous sembler pensable ou impensable n'est pas étranger au jeu de l'infrastructure et de la superstructure dont on fait partie. Cela ébranle l'idée d'un «moi pur» souverain, à la Raison décontextualisée.

- Freud (1856-1939, psychanalyste autrichien) : il a fait valoir que ce qui peut nous sembler pensable ou impensable peut être lié aux forces inconscientes qui nous habitent. Cela ébranle l'idée d'un «moi pur» souverain à la Raison désincarnée : il est bien possible que nous ne soyons pas maître de «notre propre demeure».

→ À cela s'ajoutent des considérations sur le langage, qui se développent au 20^e siècle. Si la pensée est liée au langage, elle est aussi en partie tributaire des divers «systèmes» langagiers (de la parole, de l'expression corporelle, des gestes sociaux...). La pensée n'est donc pas une «Raison» pure qui agirait souverainement, seule.

→ Après «la mort de Dieu», la «mort du sujet» apparaît donc comme la perte de la croyance en un «moi pur», un sujet tout souverain, dont la «Raison» pure et désincarnée/décontextualisée serait le fondement de la Connaissance, de la Vérité et du Sens. Le sujet apparaît maintenant «historicisé», contextuel et parcellaire. Mais s'il en est ainsi, comme peut-il encore être le fondement de La Vérité et Du Sens ?